***Franchement…***

A deux semaines de Noël, je pourrais y aller, en féministe canal consensuel, d’une énième mise à mort des catalogues de jouets, irrémédiablement exaspérants de manque de créativité. Je me contenterai à ce propos de citer Anna Lietti, que je jalouse vertement pour leur avoir réglé leur compte en quelques lignes : « Avec mon frère, avec qui je jouais au Lego quand nous étions enfants, on construisait ensemble des maisons, qui n’étaient ni des maisons de fille ni des maisons de garçon. Aujourd’hui, les enfants font jouets séparés, on se croirait en Arabie saoudite. Certains considèrent que pointer du doigt le salon de beauté Butterfly relève du puritanisme gendriste. Pas d’accord. C’est juste qu’on n’en peut plus, que trop de rose pue; «pink stinks », comme disent les Anglaises. Je suis fan de la différence des sexes, mais aussi du bilinguisme émotionnel. Dans des mondes séparés, ne peuvent grandir que des monolingues du non-dit ». « Le rose pue » et personne, a priori, n’a envie de risquer une sclérose des émotions : *what else ?*

A deux semaines de Noël et à trois de la nouvelle année, en féministe désobéissante, je préfère y aller d’une résolution asexuée : de mon vocabulaire, je bannirai l’adverbe « franchement ».

Nous étoffons tous nos discours de petits mots qui trahissent notre rapport à ce que nous disons. J’ai parlé ailleurs de « bref », « bon », « donc » et « voilà », ces marqueurs dont d’aucuns ponctuent frénétiquement toutes leurs phrases, comme pour les verrouiller. Je m’étais alors amusée à compter, non sans dépit, les « voilà » de Nathalie Arthaud défendant son programme dans le Grand Journal de Canal+ : en moyenne, quatre par minutes ! La candidate n’avait en l’occurrence pas l’air peu fière de sa stratégie rhétorique : « Pas de secret là, non, j’ai eu un entraînement intensif, voilà, sur les trois dernières semaines, voilà, sur le terrain, en faisant, voilà, je crois qu’on gagne plus de spontanéité, de fait, hein, voilà, c’est quelque chose d’important pour défendre ses idées effectivement ». Pour la spontanéité, on repassera : cette surabondance de « voilà » trahit par contre une fâcheuse tendance au monologue et à l’auto-plébiscite.

Il est actuellement un autre parasite verbal en fâcheuse recrudescence : « franchement » - entendez l’adverbe prononcé de manière sur-aiguë, avec une irritante intonation montante. « Je suis ému, *franchement* ému », confessait Michel Pont dans le Matin il y a quelques temps. « Franchement, j’aurais préféré éviter de devoir rentrer à pieds », me suis-je surprise à lâcher vendredi dernier, alors que je contais à une amie l’abandon de ma *Twingo* dans une congère de neige. Et qui n’a jamais stimulé la confiance de ses pairs en leur donnant du « tu veux que je te dise, *franchement*? ». Rares en revanche sont ceux qui se sont vu rétorquer : « Non, écoute, je préférerais que tu me mentes, que tu sois fourbe, que tu me serves sornettes et balivernes » ! Il serait bon d’entendre que donner du « franchement » à tout bout de phrase, c’est avouer que hors de ces poussées de loyauté envers ses congénères, on joue les cartes de la dissimulation et de l’hypocrisie.

Le succès croissant de « franchement » s’inscrit dans une tendance de plus en plus marquée, palpable dans la presse et la pub, à souligner frénétiquement que l’on est en train de « dire le vrai », disqualifiant par-là tout autre point de vue : « Chez les *vrais* Suisses »[[1]](#footnote-1), « Affreux, sales mais stylés… Le retour des *vrais* hommes »[[2]](#footnote-2), « Et le (*vrai*) gagnant est… Marine Le Pen »[[3]](#footnote-3), « Un apéritif. Un vrai »[[4]](#footnote-4), « Le corps d’une vraie femme est tout en rondeurs »[[5]](#footnote-5). Louable initiative collective anti-mensonge ? Certainement pas ! La vérité et la sincérité sont le fruit de normes culturelles : contrairement à ce que tente de faire croire celui qui s’auto-proclame franc ou détenteur de la vérité sur le monde, un concept jugé « vrai » ou un avis estampillé « sincère» ne le sont que dans un contexte singulier et servent une argumentation partisane.

Le côté salutaire des marqueurs d’authenticité ? Ils invitent à réinterroger des idées toutes faites. Ainsi du titre cité plus haut, « Et le (*vrai*) gagnant est… Marine Le Pen » qui sous-entend que les autres gagnants ne le sont que d’un point de vue « comptable », mais ni d’un point de vue symbolique, ni d’un point de vue idéologique. Mais l’utilisation de ces marqueurs est plus perverse qu’il n’y paraît : non seulement elle induit une discrimination arbitraire entre propos et avis « certifiés conformes » et propos et avis soupçonnés de fausseté, mais elle masque surtout la relativité de la vérité ou de la sincérité invoquées. En résumé, sous couvert de faire l’inverse, les marqueurs de vérité entravent les interprétations personnelles et enferment dans du prêt-à-penser.

Donc ne nous y trompons pas : les « vraies femmes » ou la « vraie vie » sont des fictions linguistiques ; le *vrai* bonheur n’est pas (forcément) un bonheur *vrai*; et les avalanches de « franchement » ne sont jamais que le meilleur moyen de nous rappeler qu’en matière de communication, la fourberie et le non-dit l’emportent sur la transparence. Moralité : *franchement*, la franchise auto-proclamée pue !

1. *L’Hebdo*, 21 juillet 2011. [↑](#footnote-ref-1)
2. *GQ*, septembre 2011. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Marianne*, 1-7 décembre 2012. [↑](#footnote-ref-3)
4. Publicité *Ricard*. [↑](#footnote-ref-4)
5. Publicité *Dove*. [↑](#footnote-ref-5)